Agadez

H. Lhote, S. Bernus et S. Chaker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/898>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.898](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.898)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1985

Pagination : 229-236

ISBN : 2-85744-209-2

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

H. Lhote, S. Bernus et S. Chaker, « Agadez », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 2 | 1985, document A85, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/898> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.898>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Agadez

H. Lhote, S. Bernus et S. Chaker

Par H. LHOTE

- 1 Localité du Niger mentionnée pour la première fois par Jean Léon l'Africain, en 1513, qui la décrit comme une ville importante, pourvue d'une enceinte murée et habitée par des Noirs qui auraient été soit des artisans soit des soldats au service du sultan. Les maisons auraient été bien construites, et il précise, à la manière de celles de Barbarie, parce que « ses habitants sont presque tous des marchands étrangers ». La ville était commandée par un sultan d'origine « libyenne » ; il possédait un palais, mais payait un tribut d'environ 150 000 ducats à l'askia Mohamed, empereur des Sonrhaï. Le sultan de l'Air avait habité précédemment Tadeliza, localité située à une vingtaine de kilomètres au nord d'Agadez, et Anisaman*, ville ruinée à 31 km au nord-ouest de cette même ville. L'installation définitive à Agadez eut lieu entre 1502 et 1513. Léon l'Africain ne fait pas mention de la mosquée, et il est vraisemblable qu'elle fut construite plus tard, sinon, il n'aurait certainement pas manqué de signaler ce monument si caractéristique, comme il le fit pour celle de Tombouctou. On dut commencer à la construire à partir de 1515, et il y eut d'ailleurs des aléas, car, selon la tradition orale, un premier édifice s'effondra par la volonté de Dieu parce que l'argile utilisée n'avait pas été payée aux propriétaires.
- 2 Agadez, que l'on prononce localement *Égedez* ou parfois, *Agda*, alors que les Touaregs du Hoggar disent *Eğedeh*, est un nom d'origine berbère. A ses débuts, la ville n'aurait comporté que des magasins appartenant à des Touaregs et gardés par des serviteurs noirs. Plusieurs maisons, très anciennes, les plus anciennement connues, seraient les témoignages de ces premiers magasins et les noms de leurs premiers propriétaires auraient été conservés. Avec le développement de la ville, les titres de propriété seraient tombés en deshérence. Les premiers habitants qui auraient fait construire le palais et les premières maisons portaient le nom de « Magadezas », et il existerait encore quelques-uns de leurs descendants.

- 3 Les dates relatives à la création d'Agadez varient beaucoup selon les sources. Le colonel Abadie indique 920, H. Barth 1400, F. Foureau 1500. Marmol, qui ne cite pas ses sources, dit que la ville fut fondée 160 ans avant l'époque où il écrivait, soit 1460. Certaines traditions orales donnent 1440, d'autres 1415. Ce sont ces deux dernières dates qui peuvent être prises en considération.
- 4 Agadez doit sa raison d'être et son développement à son rôle de plaque tournante du commerce transsaharien. Pendant longtemps, ce fut une étape importante sur la ligne caravanière allant de Gao à l'Égypte, sur laquelle transitaient de grosses quantités d'or ainsi que des tissus en provenance du Caire. C'est la plus ancienne voie connue, et les marchandises venant de Tripoli en passant par Ghadamès et se dirigeant vers Kano transitaient également par Agadez. La ville était aussi fréquentée par les Touaregs du Hoggar et les Arabes du Touat. La grande caravane annuelle, l'Aïri, comprenant plusieurs dizaines de milliers de chameaux et se rendant chaque hiver à Bilma pour y charger du sel et des dattes, passait dans la ville et y faisait des achats divers. Des commerçants étrangers s'y installèrent en même temps qu'ils servaient d'agents pour des maisons ou des négociants des villes du Nord. Comme le dit Léon l'Africain, c'étaient ces commerçants qui constituaient le plus gros des habitants, et ils devaient être assez nombreux pour avoir formé des quartiers qui portent encore leur nom d'origine : Gao-Gao, Ghadamès. Encore à l'heure actuelle, on compte des commerçants originaires du Touat, d'In Salah, de Ghat, de Gatroun, de Ghadamès, de Sebaa et de Chinguetti.
- 5 Ces commerçants influèrent sur l'architecture de la ville. Les premières maisons étaient très simples, sans encorbellement de porte, laquelle était basse, le linteau généralement fait de plusieurs branches d'arbre liées ensemble par des cordes ou bien par des petits madriers taillés dans des troncs de palmiers-doum. Le niveau des pièces était toujours en dessous de celui de la rue, ceci afin de récupérer de l'argile en creusant le sol, en même temps que le mur demandait moins d'élévation. Agadez étant construite au milieu d'une plaine alluviale ne dispose que d'un seul matériau de construction, l'argile. Cette situation explique les multiples excavations au milieu même de l'agglomération, qui se transforment en mares pestilentielles au moment des pluies. Pour construire le fort et les bâtiments administratifs, les autorités françaises, qui occupèrent la ville au début du siècle, récupérèrent l'argile de toutes les habitations qui étaient en ruines et la firent transporter dans des couffins à dos d'âne. Les portes à encorbellement sont la marque d'une plus grande recherche dans la construction des maisons et sont dues à des influences septentrionales apportées par les commerçants qui, ultérieurement, firent construire des habitations à un étage avec petites fenêtres ouvertes sur la rue.

La cour du palais du sultan, au premier plan, les tambours insignes du pouvoir, devant la porte des appartements privés (photo S. Bernus).

- 6 D'après H. Barth, Agadez aurait connu une belle prospérité à l'époque où l'askia Mohamed régnait à Gao et sa décadence aurait coïncidé avec la conquête de cette ville par les Touaregs loulliminden qui entraîna la chute du commerce. A ce moment, selon ce même informateur, Agadez aurait compté 50 000 habitants, ce qui semble exagéré, même si l'on tient compte des anciennes murailles qui en délimitaient autrefois la superficie. L'askia Mohamed mena deux expéditions contre les sultans de l'Aïr, l'une vers 1500, alors que le sultan régnant était Mohammed ben 'Abd er Rahmān, lequel résidait à Tadeliza, et l'autre, en 1515, alors que le sultan El-Odāla était installé à Agadez. On ignore si le chef sonrhaï laissa une garnison dans la ville, mais on constate que plusieurs quartiers portent des noms sonrhaïs, tels que Ogouberi, Youbboutara, Bangoutara, Tanouberi, et aussi, Gao-Gao, ce qui est tout de même curieux dans un pays de langue touarègue. Plusieurs auteurs, tels H. Barth, le Lt Jean, le Cd. Abadie, etc. ont rapporté que la langue sonrhaï était alors parlée à Agadez, ce qui fut constaté au début de ce siècle, de même qu'à In Gall et à Teguidda-n-Tesemt. Une industrie de fabrication de boîtes en peau, les *bata* (mot hawsa), comportant des réserves faites à la cire, bien connues en pays sonrhaï et encore bien vivante à Tombouctou, est pratiquée à Agadez, précisément dans le quartier de Youbbottara, voisin de celui de Gao-Gao, qui est en ruines, ce qui n'est certainement pas fortuit. De son côté, Y. Urvoy était persuadé que l'influence sonrhaï à Agadez avait été considérable et qu'elle avait favorisé le développement économique de la cité. Comment expliquer, sinon, les noms de ces quartiers et l'usage de la langue sonrhaï en Aïr ? Par ailleurs, contrairement à ce qui a été écrit par les premiers historiens de l'Afrique Occidentale, par exemple Delafosse, l'Aïr n'a jamais été occupé par les Manding. C'est une confusion due au célèbre historien Ibn Khaldoun qui confondit Tademekka, l'ancienne capitale berbère de l'Adrar des Ifoghas, avec Takedda, la ville de l'Aïr, signalée alors par Ibn Battoutah, et à

consonance très proche. Tademekka fut effectivement soumise pendant un certain temps par Kankan Moussa, mais Takedda ne le fut jamais.

- 7 Lorsque H. Barth passa à Agadez en 1849, il estima la population à 7 000 habitants. F. Foureau donne, en 1900, le chiffre de 5 000, le Lt Jean, en 1904, celui de 850, Chudeau, en 1905, qui assistait à une convocation des hommes chefs de famille au poste administratif, en estimait le nombre à 1 500. A l'heure actuelle, il serait de trois mille environ, parmi lesquels un certain nombre de Haoussa venus y faire du commerce.
- 8 La ville connut beaucoup de vicissitudes au cours de son histoire. Lors de l'expédition de l'askia, en 1515, d'après Barth, les habitants d'Agadez durent s'enfuir avec une caravane de 500 basours pour les femmes et auraient tous été massacrés. En 1686, une épidémie, qui dura deux ans, provoqua une telle mortalité que la ville fut en grande partie désertée. En 1696, une lutte entre Kel Owey et la tribu des Itesan entraîna de nombreux morts ; une forte sécheresse s'étant déclenchée en même temps, il s'ensuivit une terrible famine. « Les maisons devinrent vides et les gens étaient las comme des cadavres. » L'année suivante, les pluies tombèrent en si grande abondance que trois cents maisons furent détruites.
- 9 La population d'Agadez est très industrielle. Elle compte plusieurs familles de forgerons d'origine touarègue, qui fabriquent des bijoux, dont la célèbre croix, des armes, des objets de cuivre, tels que des pièces de harnachement et des cadenas, des selles de chameau réputées à travers tout le Sahara. La fabrication des sandales, également très réputées, est l'œuvre d'une corporation de cordonniers qui travaillent en ateliers, alors que la confection des sacs, des coussins en peau est entre les mains des femmes. L'industrie des boîtes en peau est très prospère, et ses différentes techniques se partagent entre les hommes qui les fabriquent et les femmes qui les décorent. Celle de la natte, qui utilise les feuilles de palmier doum, est renommée et donne du travail à de nombreuses femmes. Celles-ci monopolisent le travail de la poterie, alors que des hommes se livrent à la confection des bracelets en schiste bitumeux. A ces corporations spécialisées, il faut, bien entendu, ajouter les métiers classiques qui fleurissent toujours dans une ville quelque peu organisée, c'est-à-dire les commerçants, les maçons, les tailleurs, les brodeurs, les tanneurs, les musiciens, les barbiers-chirurgiens, les bouchers, tous les petits vendeurs des marchés, y compris les nomades qui apportent du bois à brûler et de petites bottes de paille pour nourrir les chevaux et les moutons de case, que l'on engraisse pour la fête de la « tabaski ». Il ne faut pas oublier les marabouts, dont un certain nombre enseignent le Coran, et qui desservent les quelques vingt-cinq mosquées qui, en plus de la grande, réservée à la prière du vendredi, sont dispersées à travers les différents quartiers de la ville.
- 10 *Des recherches historiques, archéologiques et linguistiques récentes (Bernus 1972, Adamou Aboubakar 1979, Lacroix 1980, Nicolaï 1980), parfois encore inédites (Cressier-Bernus, Djibo Hamani), semblent avoir établi les points suivants :*

Fondation de la ville (S. Bernus)

- 11 L'occupation pré-islamique du site d'Agadez est attestée par une nécropole de petits cercles de pierres située dans le secteur sud-est de la ville.
L'installation du sultanat, fondé au début du xv^e siècle, à l'emplacement actuel de la ville d'Agadez correspond à la disparition quasi totale des autres établissements sédentaires de type urbain pré-existant dans la région (Azelik-Takkedda, Anisaman,

Tebangant, Tegidda n Tagayt, Tegidda n Adrar, entre autres), où étaient établies des populations noires autochtones parlant un dialecte songhay. C'est l'arrivée en Aïr de plusieurs vagues de migrations berbères en provenance du nord (Touaregs Kel Geres et Itesan, puis Kel Owey), ainsi qu'une péjoration durable des conditions climatiques, qui modifièrent sensiblement le contexte politico-économique au cours des ^{XV}^e et ^{XVI}^e siècles.

- 12 La langue parlée à Agadez à l'époque du passage de Barth, si l'on en juge par le vocabulaire qu'il en a laissé, était très voisine de la *tasawaq*, encore parlée à In Gall et Tegidda n Tesemt, de la *tagdalt* en usage chez les nomades Igdalan et leurs dépendants Iberogan, et de la *tadaksahaq* utilisée par les Dahusahaq. Ces différents groupes qui ont peuplé l'Aïr et ses bordures étaient eux-mêmes issus de métissages intervenus lors de la première vague migratoire berbère des Lemtuna et Sanhadja, venus de l'ouest. Il n'est pas possible de réduire l'influence songhay dans cette région à la courte période du règne de l'Askia Mohammed, et les linguistes ont montré que cette région appartenait à l'aire linguistique songhay, formant un sous-ensemble très tôt différencié.
- 13 C'est très probablement entre 1430 et 1450 que fut construit le palais, au nord de la mosquée djami, par les cinq tribus Isandalan, sous le règne du sultan Ilisawan. L'origine de la dynastie est controversée : sources écrites (« Chroniques d'Agadez ») et traditions orales plus récentes ne concordent pas. Rappelons simplement qu'allié par mariage aux principaux groupes touaregs de l'Aïr et de ses bordures, le sultan ne pouvait être choisi parmi les fils légitimes d'une épouse issue de l'un de ces groupes, afin qu'il ne soit pas tenté de favoriser son groupe maternel aux dépens des autres. C'était parmi les enfants de concubines esclaves qu'était élu, par les chefs touaregs, le nouveau sultan. Son rôle était donc -du moins en dehors des limites de la ville- essentiellement de maintenir l'équilibre entre factions rivales et d'assurer la libre circulation des marchandises entre le nord de l'Aïr et le pays haoussa, par la perception de taxes sur tout le commerce caravanier. L'installation du sultan à Agadez fut l'une des ultimes tentatives des premiers occupants pour limiter les prétentions des Touaregs nouvellement arrivés, Kel-Geres et Itesan.
- 14 Le déclin de l'empire songhay, amorcé dès l'abdication forcée d'Askia Mohammed (1529), vit l'abandon progressif de la route Gao-Le Caire via Takkeda, et son remplacement par un axe nord-sud qui, des pays du Maghreb., s'orientait vers les grandes cités haoussa (Kano, Sokoto, alors à l'apogée de leur puissance économique) en passant par Agadez.
Les dignitaires de la cour, membres de la famille régnante, étaient chargés des relations avec les différents groupes touaregs et avec les communautés de commerçants étrangers.

Description de la ville

- 15 Elle était entourée d'une muraille de 4 à 5 km de long, déjà partiellement en ruine lors du passage de Barth en 1850, mais dont certains vestiges étaient encore visibles il y a quelques années. Ce mur d'enceinte, en « banco », était percé d'au moins quatre portes, et un axe nord-sud qui a subsisté quoique légèrement déplacé et surtout élargi lors d'aménagements récents, divisait la ville en deux secteurs institutionnellement distincts. La fête annuelle du Bianu (équivalent de l'Achoura) rendait compte de cette division symbolique.

- 16 L'alimentation en eau potable de la ville a toujours été défectueuse, tous les puits, à l'exception d'un seul, étant saumâtres. L'eau recueillie en saison des pluies dans les nombreuses dépressions d'où l'on extrayait l'argile, matériau de construction, était utilisée par les habitants jusqu'à épuisement complet. Les quartiers étaient ethniquement homogènes, chaque groupe touareg ayant son territoire, et les commerçants étrangers étant également regroupés selon leur origine. Le marché, *Tamellakoy*, était situé au centre de la ville, à la limite des deux moitiés est et ouest.
- 17 Le pouvoir politique et religieux était cantonné dans la portion nord-ouest de la ville. C'est là que se trouvent encore le palais, étroitement lié à la grande mosquée, ainsi que les résidences des principaux dignitaires et de l'alqali.
- 18 *Le palais* est un ensemble composite entièrement clos de murs. Son aspect monumental est donné par une construction massive à deux étages qui permet de pénétrer dans les cours arrières réservées à la vie privée du sultan par deux portes en chicane et un vestibule où le sultan donne les audiences du matin. Actuellement, la vie publique du sultan se déroule à l'extérieur, dans la cour d'entrée et dans ce vestibule. Une « salle du trône », située au-delà du vestibule et où Barth fut reçu par le sultan Abd-el-Kader semble de nos jours partiellement en désuétude et n'être ouverte au peuple agadésien qu'en de rares occasions.
- 19 Les appartements du sultan, de son épouse, de ses concubines et des nombreux serviteurs se répartissent dans les cours. Les étages du bâtiment principal ne sont pas habités ; ils servaient autrefois à surveiller les environs, et ne sont plus maintenant que des greniers.
- 20 A l'intérieur de la grande enceinte du palais se trouvent également la mosquée désaffectée construite par le sultan Tegama, ainsi qu'un petit bâtiment à usage religieux dans lequel aurait prié l'Askia à son passage sur la route du pèlerinage, et qui communique avec la mosquée du Vendredi.
- 21 *La mosquée.* La ville contient une vingtaine de mosquées. Si elle n'est pas la plus ancienne, l'actuelle grande mosquée est, avec le palais du sultan, le monument le plus remarquable de la ville et son minaret de 22 mètres de haut l'a rendue justement célèbre. Une étude architecturale détaillée (Cressier & Bernus, à paraître, *Journal des Africanistes* 54) a permis de retracer les grandes étapes de sa construction et, à l'aide des traditions orales recueillies et de la comparaison avec d'autres édifices religieux similaires, de proposer les hypothèses suivantes concernant l'historique du monument :
1. Existence d'un premier bâtiment, antérieur sans doute à l'installation du sultan à Agadez, assez grand pour être mosquée du Vendredi (cf. *Chroniques d'Agadez*, Urvoy 1934 : 154), mais sans minaret (ce qui explique le silence de Jean-Léon l'Africain), dès 1450 et peut-être même avant.
 2. Vers 1515 ou 1530 (selon la version retenue des traditions orales), le saint Zakariya aurait reconstruit ou agrandi l'édifice, en y ajoutant le premier minaret, dont les vestiges sont encore visibles et entretenus de nos jours pour garder en mémoire l'injustice commise vis-à-vis des ouvriers et punie par Dieu qui avait fait écrouler la première construction. De cette période date aussi probablement la construction de la *maqsura*, oratoire réservé au sultan.
 3. La troisième étape, plus tardive, a pu s'étendre sur une assez longue période, comportant des remaniements successifs dont le seul daté est la réfection totale du

minaret actuel au milieu du XIX^e siècle, quelques années seulement avant le passage de Barth (1850).

- 22 Enfin des salles modernes ont été construites récemment (1977-78), la salle ouest sur l'emplacement d'une cour plantée d'arbres, les deux salles sud à la place d'un ensemble de maisons jadis habitées par les imams.
- 23 L'appel à la prière se faisait généralement d'une plate-forme située sur le toit de la mosquée, à la base du minaret, à laquelle on accède par un escalier intérieur qui conduit aussi au sommet de l'édifice utilisé également comme tour de guet. Des pieux de bois sont fichés horizontalement dans le fût de la tour, et permettent aux maçons d'effectuer sans difficulté les travaux de réfection extérieurs, tout en donnant à l'édifice son caractère particulier. Plusieurs fenêtres éclairent l'escalier intérieur.
- 24 Deux cimetières sont accolés à la mosquée : celui des enfants morts en bas-âge à l'ouest, et celui des sultans et de leurs familles à l'est. C'est là que se trouve, parallèle au mur de qibla, le tombeau des sultans jumeaux (Adil et Humad), ayant régné vers 1515, selon les Chroniques d'Agadez. Ces frères jumeaux, dit la tradition, exerçaient le pouvoir à tour de rôle. Chaque semaine, à l'issue de la grande prière du vendredi, l'un des deux regagnait le palais par les portes privées qui le font communiquer avec la mosquée, tandis que l'autre sortait de la ville par la porte ouest et se rendait dans le palais hors les murs où il résidait toute la semaine. De nos jours complètement ruinée, cette construction est encore visitée rituellement par le sultan et sa suite à l'occasion des grandes fêtes religieuses. Un plan partiel de ce bâtiment a pu être dressé. Il n'est pas impossible qu'ultérieurement il ait servi de bastion défensif ou de caravansérail.
- 25 Agadez fut pendant la première guerre mondiale un foyer de résistance à la colonisation française. Le sénoussiste Kaosen, de la tribu des Ikazkazan, avec la protection et la complicité du sultan Tegama, organisa la rebellion armée. Juste au sud de la grande mosquée, Tegama avait fait construire une résidence pour Kaosen. Très bel exemple de l'architecture agadésienne, ce bâtiment est devenu, avec quelques aménagements, l'hôtel de l'Aïr, qui accueille, dans un cadre traditionnel et un confort moderne, les nombreux touristes qui traversent le Sahara.
- 26 Il fallut aux Français un siège de presque trois mois (décembre 1916-mars 1917) pour venir à bout de la révolte. Depuis le fort Dufau, installé au nord de la ville, à 1 500 mètres environ de l'oued qui borde l'ancienne limite, la ville fut pilonnée et les habitants massacrés. Même si la mosquée fut « miraculeusement » épargnée, Agadez se remit difficilement de cette épreuve.
- 27 Actuellement chef-lieu du département le plus étendu -mais le moins peuplé- du pays, Agadez s'est considérablement agrandie et développée depuis l'indépendance et surtout depuis la mise en exploitation des richesses minières découvertes dans le massif de l'Aïr : uranium à Arlit, cassitérite à El Mecki, charbon à Chi Rozerine.

Agadez (étymologie du toponyme) (S. Chaker)

- 28 Certaines des hypothèses avancées quant à l'étymologie du nom de la ville d'Agadez - reprenant du reste souvent des étymologies populaires locales- ne sont pas recevables. En particulier, il n'y a aucune raison d'établir un lien entre *agadir* « forteresse, grenier fortifié, remparts... » et *agadez*. *Agadir**, probablement emprunté au punique, repose sur une racine (sémitique) bien établie *gdr*. Agadez se rattache clairement à une racine

berbère *gdz*, comme en font foi les correspondances phonétiques internes au touareg (Egedeh / Égedez / Égeděš : correspondances régulières intra-touarègues /z/-/h/-/š/).

- 29 Agadez est donc, très certainement, issu de la racine *gdz* qui signifie, selon les parlers et selon les formes : « se réunir en masse » (*egdez*) ou « visiter » (*gedez*). Certains dérivés nominaux de cette racine ont le sens de « foyer » ou « famille ».
- Agadez étant aussi bien connu comme toponyme dans les zones berbères Nord (par ex. Amahan, 1983 p. 106), il faut probablement poser une signification initiale : « point de rencontre, lieu de rencontre/de convergence », voire « marché » !
- 30 Ce qui nous rapproche étrangement de certaines hypothèses historiques relatives à la fondation d'Agadez qui aurait été une ville-halte, marché et entre-pos, fondée par des Berbères venus de différents points du Nord.

BIBLIOGRAPHIE

- ABOUBACAR ADAMOU. *Agadez et sa région, Contribution à l'étude du Sahel et du Sahara nigériens*. Études Nigériennes 44, 1979, Niamey, 358 p.
- ALOJALY G. *Lexique touarègue-français*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1980.
- AMAHAN A. *Abadou de Ghoujdama. Haut-Atlas Marocain*, Paris, Geuthner, 1983.
- BARTH H. *Travels and discoveries in Central Africa, 1849-1855*, Centenary edition in three volumes, London, 1965. F. Cass & C°.
- BARTH H. *Henri Barth chez les Touaregs de l'Aïr*, Extraits du Journal de Barth dans l'Aïr, Juillet-Décembre 1850. Études Nigériennes 28, Niamey, 195 p. (traduction et commentaires de S. Bernus), 1972.
- BUCHANAN A. *Exploration of Aïr. Out of the world, north of Nigeria*. London, 1921, Murray, 258 p.
- CRESSIER, P. et S. BERNUS. « La grande mosquée d'Agadez : architecture et histoire » *Journal des Africanistes*, t. 54 (1), 1984, p. 5-39, 1985.
- FOUREAU F. *D'Alger au Congo par le Tchad*, Paris, Masson, 1902.
- JEAN C. (Lt). *Les Touaregs du Sud-est. L'Aïr*. Paris, Larose, 1909.
- LÉON L'AFRICAIN J. *Description de l'Afrique*, nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard et annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny. Paris, Maisonneuve, 2 vol. , 1956.
- LHOTE H. « Les boîtes moulées en peau du Soudan, dites "bata" », *Bull. de l'IFAN*, t. XIV, 1952, p. 919-943.
- « Contribution à l'étude des Touaregs soudanais ». I. Les Saghmara, les Maghcharen, les expéditions de l'askia Mohammed en Aïr et la confusion Takedda-Tademekka. *Bull. de l'IFAN*, B. t. XVII, 1955, pp. 334-370.
- NORRIS H.T. *The Tuaregs, their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, Aris & Phillips, Londres, 1975, 234 p.

PALMER H.R. « Notes on some Asben records (« Agades Chronicles ») ». *Journal of the African Society*, t. 9, 1910, pp. 388-400.

PARIS, F. *Les Sépultures, du Néolithique final à l'Islam*. (La Région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt (Niger), Programme Archéologique d'Urgence 1977-1981, III). *Études Nigériennes* 50, 1984, Niamey, 233 p.

RODD F.R. *People of the veil*, London, Mac Millan & C°, 1926, 504 p.

SALIFOU A. *Kaoussan ou la révolte sénoussiste*, *Études Nigériennes*, t. 33, 1973, 225 p.

TARDIVET R. « Les sultans de l'Aïr ». *Bull. Com. Et. Hist, et Scient. AOF*, t. XII, 1928, p. 689.

URVOY Y. « Chroniques d'Agadez », *Journal Soc. Afric*, t. IV, 1934, p. 145-177.

URVOY Y. *Histoire des populations du Soudan Central*, Paris Larose, 1936, 350 p.

INDEX

Mots-clés : Ville, Géographie, Histoire, Niger